

ENTRETIEN

SUR

ST. THOMAS D'AQUIN

À L'OCCASION DU

SIXIÈME CENTENAIRE

CÉLÈBRÉ EN SON HONNEUR

ST. HYACINTHE—1874.

Cet entretien a eu lieu au Séminaire de St. Hyacinthe, le 4 mars, veille du *Triduum* célébré en l'honneur de St. Thomas d'Aquin : c'était un tribut que cette institution voulait payer à la mémoire du Grand Docteur. Ce travail, fait avec précipitation à cause du manque de temps, n'était pas destiné à la presse : il n'avait pour but que de donner une notion de la vie et des œuvres de St. Thomas, pour préparer ceux qui ne les connaissaient pas suffisamment à la fête qui allait se célébrer : aussi, on a refusé de le publier malgré les instances qui ont été faites à cet égard. Mais une lettre de Rome a fait connaître que le P. Zigliara, Préfet des Etudes du Collège de St. Thomas, demandait que cette composition lui fut envoyée, parceque l'on voulait recueillir tout ce qui a été écrit ou prononcé à l'occasion de cette solennité en l'honneur du Docteur Angélique : l'expression de ce désir a déterminé la publication de cet entretien, malgré le peu de valeur que lui attachent ses auteurs.

ENTRETEN SUR ST. THOMAS D'AQUIN

I.

A.—Quelle est cette fête que l'on se prépare à célébrer avec cet appareil solennel ? Pourquoi voyons-nous réunis ici ces Pontifes de l'Eglise, ces membres du clergé venus des divers diocèses de la Province, et ces honorables citoyens ? Pourquoi ce mouvement dont St. Hyacinthe est le terme ? Pourquoi cette allégresse, et une sorte d'exaltation dans les âmes, exprimant l'attente d'un jour qui doit réjouir les esprits et les cœurs ? Quelle grande scène le soleil doit-il éclairer demain ?

B.—Ne le savons-nous pas ? Cette fête se célèbre en l'honneur du Prince des Théologiens, de cet homme d'une intelligence en quelque sorte surhumaine, appelé le Docteur Angélique, dont les écrits sont, après les livres sacrés, le trésor le plus précieux de l'Eglise ; j'ai nommé par là même St. Thomas d'Aquin. Il y a précisément six siècles, que son âme, qui avait répandu tant de lumière sur la terre, a quitté son corps pour s'illuminer au ciel à la contemplation de la splendeur divine. Eh bien, ce jour où cet astre, qui avait éclairé notre sphère, est allé briller au milieu de ces constellations qui éterniseront la gloire de Dieu dans les espaces radieux de l'Empyrée, l'Eglise a voulu qu'une grande solennité le rappelât. Elle a permis à l'ordre religieux, dont il a été le membre le plus illustre, de célébrer sa fête avec une pompe extraordinaire, et elle a invité spécialement à y prendre part les diverses institutions dans lesquelles s'enseignent la plus haute des sciences hu-

Les interlocuteurs sont désignés par les premières lettres de l'alphabet.

maines, et la science des choses divines, la Philosophie et la Théologie, lesquelles doivent tant au grand Docteur qui en a approfondi si admirablement les plus profondes et les plus difficiles questions.

C.—Rien sans doute ne nous paraît plus à propos que cette célébration solennelle en l'honneur de St. Thomas. Mais elle doit paraître bien étrange, je ne dis pas en notre pays, encore si plein de foi et d'esprit catholique, mais en tant d'autres contrées où règne une hostilité contre l'Eglise, qui fait déprécier l'époque où elle a exercé un plus grand empire sur la société. Quoi, une fête en l'honneur de Thomas d'Aquin, un homme du Moyen-Age, de cette période de dix siècles, où l'intelligence humaine a été stationnaire, ou plutôt rétrograde ; où un affreux despotisme a pesé sur les peuples, en même temps que la nuit obscure de l'ignorance tenait les esprits dans les ténèbres de l'erreur et des préjugés ! Un journal français, qui a la plus grande vogue, le *Journal des Débats*, n'a-t-il pas appelé le moyen-âge une époque abominable, la honte de la civilisation, et le déshonneur de l'esprit humain. Et la *Revue de l'Instruction Publique* a osé dire : "Tout ce qui se nourrit de fiel et de haine contre la liberté, contre le progrès, contre la tolérance se met sous le couvert de ce bon vieux temps !" Oh ! sans doute on va répéter que cette solennité est une injure aux lumières qui font la gloire de notre siècle ; c'est une glorification rendue aux ergoterics de la scholastique, à l'empri-sonnement de l'intelligence dans de vaines formules, à l'asservissement de la raison à des croyances qui compriment tous ses élans, et l'empêchent de tendre au progrès et à la civilisation.

II.

D.—Heureusement, cette maison a depuis longtemps été formée à d'autres idées et à une autre appréciation de St. Thomas et de son époque. Il y a trente ans, le Moyen Age était ici l'objet d'une dissertation dans laquelle on revendiquait une grande gloire pour son état politique, moral, ar-

tistique, scientifique, et même industriel. On y établissait entre la situation intellectuelle de ce temps et celle du siècle actuel une comparaison qui n'était pas à l'avantage de celui-ci. Au milieu des élèves employés à cette discussion, une table portait comme en ce moment même, la *Somme* du Docteur Angélique, et on disait de lui : "Quelle plus vaste intelligence a donc brillé pour éclairer la terre que celle de cet ange de l'Ecole, esprit en quelque sorte infaillible, dont la parole est la plus haute autorité humaine qu'on invoque aujourd'hui encore dans toutes les questions de la métaphysique, de la morale, de l'ordre social." Après ces paroles on faisait, en face de ce livre, un appel aux institutions les plus fortes des siècles modernes, leur demandant de venir apporter un monument qui pût être mis à côté de celui de Thomas d'Aquin.

Dans le même temps, un autre hommage était rendu au saint docteur. La *milice angélique*, instituée pour honorer le triomphe de sa jeunesse, était établie ici. Elle a été pendant un certain nombre d'années la seule confrérie de cette espèce dans le pays ; ses registres portent le nom de plusieurs Evêques et de communautés religieuses tout entières. Souvent les vertus et les œuvres de St. Thomas ont été rappelées dans cette institution, par son Supérieur actuel qui avait eu le bonheur de visiter en Europe les sanctuaires qui lui sont consacrés, d'être en rapports fréquents à Rome avec l'ordre de St. Dominique si rempli de son souvenir, si pénétré de ses enseignements, et de s'entretenir à diverses reprises avec l'éloquent restaurateur des Frères Prêcheurs en France, qui a rendu un si éclatant hommage au docteur angélique.

Il n'y a encore que quelques années, cette maison possédait un professeur dont la haute intelligence et les connaissances philosophiques et théologiques jetaient sur elle un grand éclat. Son enseignement était écouté avec le plus vif intérêt ; sa parole, consultée de toutes parts, faisait autorité ; il a laissé un nom auquel le pays tout entier rend honneur. Dans un voyage que lui aussi avait fait en Europe, il avait vu dans les grandes écoles catholiques le cou-

rant se porter vers les doctrines de celui que l'Eglise glorifie en reconnaissant que Dieu l'a illuminée elle-même par sa science merveilleuse, et fécondée par sa sainte operation : *mira eruditione clarificas, et sancta operatione fecundas.*

M. Désaulniers adopta avec ardeur les idées philosophiques de St. Thomas : elles firent l'objet de son enseignement ; il les soutint avec énergie, parcequ'elles satisfaisaient sa raison, et parcequ'elles tirent du génie du grand docteur, et de l'estime qu'a faite l'Eglise de ses œuvres, une autorité dont rien à ses yeux ne pouvait balancer la valeur.

L'enseignement du savant professeur de cette maison a jeté un éclat tout particulier : il a franchi l'enceinte des classes où il donnait ses leçons ; il a eu du retentissement dans le public.

Si le nom de St. Thomas est plus connu dans notre société, si ses livres sont étudiés davantage, si ses doctrines ont plus d'empire sur les esprits : ces effets précieux sont en grande partie produits par l'enseignement du professeur dont nous déplorons la perte, et dont nous aimons à rappeler et à glorifier la mémoire.

III.

F.—Puisque cette maison depuis si longtemps rend hommage à St. Thomas, elle doit prendre une part spéciale à la fête de ce jour, et se réjouir de la gloire qu'elle fait jaillir sur le grand Docteur. Ces rapports que ce Séminaire a eus avec lui, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, m'engagent à rappeler comment, par une destination providentielle, le diocèse de St. Hyacinthe a été prédisposé à voir les frères de St. Thomas s'établir en ces lieux. Notre cité porte le nom de ce grand Apôtre du Nord de l'Europe et de l'Asie, qui a reçu l'habit des frères prêcheurs des mains du fondateur de cet ordre. Le clocher d'une paroisse voisine que nous voyons briller de cette maison, nous redit le nom de St. Dominique ; un peu plus loin, c'est cette autre grande gloire dominicaine, St. Pie V, l'un des plus

grands pontifes qui aient gouverné l'Eglise, que la population honore comme son patron. L'Eglise de Notre-Dame du Rosaire, où depuis longtemps est établie la confrérie qui porte ce nom, n'était-elle pas, par son titre seul, toute prête à recevoir les fils de celui qui a fait honorer Marie par cette dévotion, dont la prière, selon le mot de Lacordaire, en se redisant toujours, ne se répète jamais ? Depuis 18 ans le Tiers-Ordre de St. Dominique était établi en ces lieux ; il comptait d'assez nombreux affiliés ; ajouterai-je que le grand orateur que je viens de nommer, qui a jeté un si brillant éclat sur son ordre, et a contribué si largement à ses développements, était ici l'objet d'une vive admiration ?

Une voix poétique a donc eu raison de chanter :

Salut, soldats du Christ, ô fils de Domiminique,
Vous que poussa vers nous son souffle apostolique

A travers l'Océan ;

Guidant, comme autrefois, ses phalanges nombreuses,
Il donne au Canada vos âmes généreuses

Au noble et saint élan.

Oui, son ombre a plané sur nos humbles rivages,
Son œil a regardé, des éternelles plages,

Notre pays lointain ;

Depuis longtemps déjà d'une main prévoyante
Il semblait préparer pour dresser votre tente,

Un sol dominicain.

Un de ses fils, brillant de la céleste gloire,
Honore de son nom d'immortelle mémoire,

Ces lieux qu'il a bénis ;

Ici vous retrouvez le pieux sanctuaire

Où sous son blanc manteau, la Vierge du Rosaire

Vous voyait réunis.

IV.

C.—D'après ce qui vient d'être dit, cette fête doit être célébrée avec affection à St. Hyacinthe, et spécialement en ce Séminaire. Maintenant quel plus glorieux hommage pouvons-nous rendre à celui qui en est l'objet, que de rap-peler ses titres à l'honneur qu'il reçoit en ce jour ?

Pour parler de St. Thomas, il faut tout naturellement se reporter à l'époque où il a vécu : la connaissance de l'esprit de ces temps donne la raison de ses travaux, et de l'influence qu'il a exercée.

Quelle ignorance honteuse pour notre siècle accuse le jugement erroné sur le moyen-âge, qu'on rappelait il y a quelques moments ! Le treizième siècle est peut-être l'époque où l'humanité apparaît avec plus de grandeur. Alors se continuaient encore les croisades, le plus sublime élan qui soit sorti du cœur des peuples. Et combien d'autres faits glorieux de cette époque rappellent ces magnifiques paroles du P. Lacordaire : " Comme un chasseur debout et armé écoute au pied d'un arbre de quel côté vient le vent, l'Europe en ces temps là, la lance au poing et le pied dans l'étrier, écoutait attentivement de quel côté venait le bruit de l'injure. Qu'elle tombât du trône ou de la tour d'un simple château, qu'il fallût passer les mers pour l'atteindre ou ne fournir que la course d'un cheval ; le temps, le lieu, le péril, la dignité n'arrêtaient personne. On ne calculait pas s'il y avait profit ou perte ; le sang se donne pour rien ou ne se donne pas. La conscience le paye ici bas et Dieu là Haut ! "

C'était le siècle de ces rois qui ont fait briller la plus éminente sainteté sur le trône, Louis IX, et Ferdinand III de Castille, et de tant d'héroïques chevaliers qui joignaient la piété chrétienne à la valeur guerrière. C'était le siècle qui présentait cet admirable ordre social, où le Vicaire du Christ était reconnu comme juge suprême pour terminer les différends entre les rois et les peuples et entre les diverses nations en querelle. C'était le siècle éloigné du despotisme et de la démagogie dont l'ordre politique était exprimé dans ces paroles du grand docteur que nous honorons en ce jour ; " La meilleure forme politique, est le gouvernement mixte : où il y a la monarchie, parce qu'il y a un roi qui préside ; l'aristocratie, parce qu'il y en a beaucoup qui participent au pouvoir à raison de leur mérite ; et la démocratie parce que les hommes du peuple peuvent être élevés aux charges, et parce que l'élection de ceux qui gouvernent appartient au

peuple ; et c'est, ajoute-t-il, le gouvernement qui a été établi par la loi de Dieu !

Le siècle de St. Thomas a été remarquable par la grandeur des hommes et des choses, dans l'ordre social et politique, il l'a été aussi par la puissance intellectuelle qui s'y est développée. Il est une des plus belles périodes littéraires et artistiques de l'humanité ! " Jamais, dit Ozanam, aucun siècle ne fut salué à son lever de plus de voix mélodieuses. Les ménestrels d'Angleterre, les *minnesingers* d'Allemagne, les trouvères de France, et les troubadours du Midi formaient comme un chœur unanime, et se renvoyaient des chants lyriques. En même temps le génie épique se révélait en de vastes compositions ; c'étaient des poèmes nationaux, comme ceux du Cid et des Niebelungen, où se dévoile un génie puissant de création ; c'étaient encore des légendes de saints travaillées avec art par des imaginations religieuses ! "

Et de quel éclat l'art ne brilla-t-il pas à cette époque ? Les cathédrales gothiques, voilà le monument du moyen-âge, voilà sa gloire écrite sur la pierre en caractères ineffaçables ; nul monument moderne ne peut lui être comparé. J'observerai qu'une époque qui a élevé, et en aussi grand nombre, des monuments aussi grandioses, je dirais aussi sublimes que ces splendides édifices religieux, devait vivre d'une forte vie intellectuelle. Les magnifiques et si régulières proportions de ces églises prouvent une science avancée, et toutes les œuvres de l'art qui les décoraient, une imagination vive, et surtout un goût d'une admirable délicatesse. Mais une faculté de l'esprit ne se développe guère sans que les autres ne s'exercent : la connaissance d'une vérité conduit à beaucoup d'autres notions ; un rayon lumineux qui perce l'obscurité fait bientôt deviner le soleil. Aussi ces reflets si beaux de lumière, que nous voyons resplendir sur les monuments du moyen-âge, indiquent que le soleil intellectuel brillait alors d'un vif éclat dans la société.

Voyez s'élever avec le 12^e et le 13^e siècle ces universités qui répandent partout la science et impriment aux esprits une activité extraordinaire. Les papes créent à chaque instant quelque nouveau foyer d'instruction de cette espèce,

et pour ne rappeler que les plus célèbres, je nomme les universités de Paris, d'Oxford, de Salamanque, de Bologne, d'Upsal, de Lisbonne dont la gloire fut si grande dès cette époque. Cette période du moyen-âge est une de celles où l'esprit humain s'est élevé à une plus grande hauteur, et où la vie intellectuelle eut une plus puissante énergie. Rien n'égale l'ardeur de ces discussions qui s'élevaient alors sur les plus importants points de la religion, de la métaphysique et de l'ordre social, et qui furent toutes traitées avec une grande profondeur de vues et une merveilleuse subtilité. Non, certes, ils n'étaient pas barbares et incultes ces siècles, où, malgré les obstacles qu'elle devait rencontrer avant la découverte de l'imprimerie, la science fut recherchée et trouvée par tant d'intelligences.

Et ne croyez pas que le travail scientifique, ne fût qu'à la sommité de la société ; il était chez tous les peuples, dans toutes les classes. Des écoles étaient ouvertes dans tous les couvents, il y en avait d'attachées à toutes les Eglises paroissiales. Le couvent de St. Benoit sur Loire avait cinq mille écoliers, les deux universités de Bologne et d'Oxford contenaient l'une douze mille élèves, l'autre trente mille. L'Université de Paris a compté vingt deux collèges, indépendamment des écoles des ordres religieux. Avec tout cela, qui peut encore accuser le treizième siècle d'ignorance et de barbarie ?

E.—Je ferai observer que non-seulement les connaissances étaient très répandues au moyen-âge, mais que de plus la science était saine et profonde. Elle s'appuyait sur la doctrine sacrée qui donnait une base certaine à ses principes et la préservait de ces écarts qui entraînent la société dans les plus funestes erreurs. En même temps la religion lui ouvrait de vastes horizons, où son regard découvrait les plus magnifiques aspects dans les diverses sphères de l'ordre intellectuel.

Aujourd'hui les théories qui font abstraction des vérités révélées, n'ayant aucun fondement solide, sont toujours à recommencer. Aussi chaque philosophe, chaque publiciste

a la sienne. La science est arrêtée dans sa marche vers la vérité, par cette variété de doctrines qui souvent se combattent sur les points les plus essentiels, et elle tombe dans les excès les plus déplorables. Jamais au moyen-âge, on n'aurait vu surgir ces systèmes extravagants sur le monde, l'homme et la société, qui sont la honte de notre siècle. A l'époque dont je parle, l'esprit humain, par suite de l'éducation qu'il recevait, était plus fort, plus sain, plus élevé : l'atmosphère intellectuelle dans laquelle vivait la société, était plus pure, plus lumineuse, plus céleste.

Vous le voyez par ces considérations diverses, le siècle de St. Thomas était préparé à écouter, à entendre les enseignements du grand Docteur, et l'on peut dire aussi que la science qui distinguait cette époque, l'avait préparé lui-même aux magnifiques travaux qu'il a accomplis ; elle a fourni les matériaux que son génie a développés et coordonnés dans son œuvre grandiose. La science de l'Ange de l'Ecole serait un phénomène tout-à-fait inexplicable, si elle eût apparu dans un siècle étranger à la profondeur et à la variété des connaissances que l'on admire en ses écrits.

V.

A.—L'esprit de son siècle et les études auxquelles on s'y livrait, ouvraient la voie à la mission que St. Thomas devait accomplir ; mais on voit la Providence le disposer à l'auguste fonction à laquelle elle l'appelait.

Le saint docteur est né d'une famille princière, alliée à celle du puissant empereur Frédéric II. Cette noble origine donnait à sa personne un relief qui devait favoriser auprès de ses contemporains l'autorité de son génie et de sa science. Elle pouvait cependant faire craindre pour lui une enfance, une jeunesse, livrée à la mollesse de l'opulence. Mais ses parents confient, dès l'âge de cinq ans, son éducation aux moines de St. Benoit dans la fameuse abbaye du Mont Cassin ; là, il est formé à une discipline qui l'habitue à soumettre sa volonté, et à mettre en tout l'ordre et la régularité ; loin des distractions qu'il eût trouvées dans sa famille et dans le monde, son esprit est appuqué à l'étude et

à la réflexion : rien ne détourne l'élan de son intelligence vers tout ce qui peut l'éclairer. Son avidité de connaître se portait tout naturellement vers l'être infini dans la science duquel il devait si profondément pénétrer. Qu'est-ce que Dieu ? demandait-il fréquemment à ses maîtres. Il préludait ainsi à la sublime curiosité de toute sa vie. Ses historiens rapportent aussi qu'il se distinguait par sa docilité parfaite à l'égard de ses supérieurs, et par une vive piété, présageant le saint, en même temps que son amour de l'étude préparait en lui le docteur.

Quelles leçons, nous apprenant nos devoirs, nous font entendre ces premières années de St. Thomas ? Et n'y voyez-vous pas un trait qui honore son siècle ? On sentait alors toute l'importance de l'éducation que doit recevoir non seulement l'adolescence, mais l'enfance même ; on savait que le caractère et les habitudes se forment dès l'âge le plus tendre ; que les puérilités prolongées empêchent d'acquérir le goût des choses sérieuses, et que celui dont le premier âge n'a connu que la satisfaction de ses fantaisies, ne sera jamais l'homme fort, maître de lui-même, et capable de dominer les autres ; un enfant gâté n'eût point fait un St. Thomas.

D. — Le grand docteur a échappé au danger d'une enfance trop délicatement élevée ; mais sa glorieuse destinée a été exposée à une bien terrible épreuve. Qui ne connaît l'attaque infernale dirigée contre son innocence, et l'éclatante victoire qu'il remporta sur elle ? Quel moment décisif ! Imaginez-vous Thomas défait, vaincu, flétri ; vous le figurez-vous ensuite avec cette gloire qui décore son front ? Sa carrière eût été brisée. Mais il a triomphé. Des anges lui ont apparu ; ils sont venus lui ceindre les reins d'un cordon mystérieux, et lui donner l'assurance d'une pureté que rien ne saurait altérer. Il ne vivra plus que de la vie des anges, il aura l'intelligence des anges, il sera appelé le docteur angélique. Sa grandeur date du jour de la victoire que je rappelle.

VI.

C.—La force d'âme dont il était animé s'était déjà manifestée en lui par un acte héroïque. A raison de la noblesse de sa famille, le monde lui offrait toutes les séductions ; les richesses l'appelaient à tous les plaisirs ; les honneurs, les dignités sollicitaient son ambition. Mais il jette un regard de mépris sur ces fascinations. Il est un ordre religieux dont les membres ont fait vœu de pauvreté au point de s'engager à ne vivre qu'en demandant leur pain ; Thomas y entre, et se fait mendiant ; il s'assujétit à la discipline la plus austère, à une abstinence perpétuelle, à un jeûne observé pendant la plus grande partie de l'année. Cet ordre, dont le fondateur était mort quelques années seulement avant la naissance de St. Thomas, était celui des Frères-Prêcheurs. Pourquoi le choisit-il de préférence à d'autres ? Il est facile d'y reconnaître une inspiration providentielle. St. Dominique, frappé des erreurs dont la secte des Albigeois infectait les esprits, avait voulu faire des religieux qu'il instituait, des apôtres chargés de répandre la vérité par la prédication. Le chef de l'Eglise qui confirma son ordre, appela ses membres les "champions de la foi, et les lumières du monde." Bientôt on lui donna le nom d'ordre de la vérité. Son fondateur avait reçu du ciel même sa mission : St. Pierre et St. Paul lui étaient apparus, et lui avaient dit : Va et prêche ; c'est pour cela que tu es choisi. Qui ne le voit ce besoin de connaître la vérité, et de la faire connaître aux autres, qui était une passion innée dans St. Thomas, ne devait-il pas en trouver la satisfaction dans cette institution appelée spécialement à éclairer le monde par une parole tout imprégnée des vérités évangéliques ? On le sent, cette mission des Frères-Prêcheurs suppose, pour qu'elle soit efficace, de fortes études théologiques et ascétiques.—Voyez le jeune dominicain au couvent de Naples, appliquant là son intelligence à des travaux qui la fortifient et l'enrichissent. Elle est dirigée par ses supérieurs vers les sciences plus spécialement adaptées à son talent, la Philo-

sophie et la Théologie ; elle subit un contrôle qui peut la préserver d'écarts funestes. Que de rectitude son génie n'a-t-il pas dû à cette éducation sévère qu'il a reçue dans l'institut religieux qu'il avait embrassé ! Quand on lit ses œuvres, on voit, dans l'ordre et la méthode qui s'y trouvent partout, la régularité à laquelle il a été formé. Isolé, et sans guide, il serait tombé peut-être, comme tant d'autres brillantes intelligences, en de déplorables aberrations.

VII.

E.—Thomas avait fait concevoir à ses supérieurs la plus haute idée de son talent ; ils avaient comme un pressentiment de la mission qu'il serait appelé à remplir pour propager la vérité. Ils songèrent à lui donner un maître qui pût y préparer un disciple si richement doué des dons intellectuels.

L'homme, a dit le Père Lacordaire, est un être enseigné ; il n'a pas en lui la vérité, il la reçoit des autres. Le père et la mère donnent à l'enfant la première notion des choses, et le dirigent dans les rapports avec les objets extérieurs. Dans l'ordre de la foi, il faut la révélation, l'enseignement de Dieu par l'Eglise : dans la vie morale, la conscience a besoin d'un guide, d'un directeur. Pour la science aussi il faut un maître ; elle s'acquiert difficilement et imparfaitement par les études auxquelles on se livre seul.

Voyez un maître chargé spécialement d'un élève dont il apprécie la haute intelligence, et de qui il peut prévoir une influence salubre sur les autres ; il se prend pour lui du plus affectueux intérêt. Sentant toute la responsabilité qui pèse sur lui-même, il apporte à son enseignement tout ce qui est propre à le rendre efficace ; c'est toute une société qu'il semble voir assister à ses leçons ; il tressaille de joie, en songeant que ses propres idées, reçues dans cette intelligence, seront ensuite répandues par elle dans un grand nombre d'esprits, en voyant dans un long avenir le fruit des doctrines qu'il va enseigner. Profitant de la confiance que repose en lui son disciple, il lui parle avec une autorité

qui fait pénétrer profondément ses leçons dans son intelligence ; il adapte la science qu'il donne à ses facultés et à ses besoins ; il répond aux difficultés que lui présente son élève. Instruit par l'expérience, il le prémunit contre certaines erreurs spécieuses dont il aurait à redouter l'atteinte ; il lui fait connaître à quelle œuvre spéciale l'appelle le genre de son talent ; il lui montre comment il peut, pour son propre honneur et l'utilité des autres, se servir des connaissances qu'il a acquises. Heureux ceux qui sont formés par un tel maître ! Ce bonheur, il a été donné à St. Thomas.

Alors, l'ordre de St. Dominique possédait un professeur d'un génie et d'une science extraordinaires, et qui a été l'objet d'une telle admiration qu'à son nom s'est joint le qualificatif le plus glorieux, je veux dire, Albert le Grand. Il s'était d'abord particulièrement exercé dans les Mathématiques, la Physique, la Médecine ; puis il avait étudié et enseigné la Philosophie : alors la Théologie était l'objet de ses leçons. Les prodiges de sa science, et ses inventions merveilleuses le faisaient appeler le miracle de la nature, et la stupeur de son siècle. Le nom d'Albert, revêtu de je ne sais quoi de magique, s'est conservé jusque dans le peuple de nos jours. Et déjà honoré à cause de ses vertus comme bienheureux dans l'Ordre de St. Dominique, il est aujourd'hui l'objet de procédures pour une canonisation solennelle.

Jean le Teutonique, maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, jugea que l'intelligence de Thomas ne pouvait être mieux cultivée que par un maître d'un si grand renom. Il voulut lui-même le conduire à Cologne où alors professait Albert. En passant à Paris, il dit au jeune religieux : que donneriez-vous pour être le Roi de cette capitale ? "J'aimerais mieux, répondit celui-ci, avoir le Traité de St. Jean Chrysostôme sur St. Mathieu que toute cette grande ville." Ce mot indique son avidité pour tout ce qui pourrait satisfaire sa soif de la science sacrée ; et il fait juger avec quel empressement et quelle docilité il accueillit les enseignements du savant professeur auquel il avait été confié.

Absorbé dans ses études et ses réflexions, et d'ailleurs cachant par humilité les richesses déjà accumulées dans son intelligence, il gardait habituellement le silence. De tout temps et en tout pays les écoliers ont eu l'habitude de taquiner leurs condisciples, en leur donnant des surnoms exprimant quelques-uns de leurs défauts, ou quelques traits de leur manière d'agir. Il en était sous ce rapport à Cologne, comme à St. Hyacinthe. Thomas qui était d'une haute taille, fut appelé le grand bœuf muet de la Sicile. Quand il entrait en classe, il entendait répéter autour de lui : *Bos magnus, bos mutus*. Albert branlait la tête pour exprimer qu'il ne partageait pas ce jugement ; mais un jour, à la suite d'une thèse où Thomas avait révélé toutes les forces de son intelligence, il fit entendre cette prophétie fameuse : Nous appelons celui-ci un bœuf, mais en vérité, ses mugissements s'élèveront si haut qu'ils retentiront dans l'univers entier. *Ipsa talem dabit in doctrina mugitum quod in toto mundo sonabit.*

VIII.

A.—La providence, par des voies diverses, avait préparé Thomas à la mission qu'il devait remplir ; il avait été disciple, il lui fallait être maître à son tour. Après avoir suivi à Paris Albert qui avait été appelé à y donner ses leçons, il revint avec lui à Cologne, et commença à enseigner sous son autorité. Mais il est bientôt ramené à Paris ; c'est là qu'il devait avoir une chaire digne de lui. Cette capitale était depuis longtemps célèbre par la culture des sciences et des lettres. Il était reconnu que nulle part ailleurs, la jeunesse n'était instruite d'une manière aussi complète, aussi rationnelle, aussi féconde en éclatants succès dans la doctrine chrétienne, et dans toutes les sciences que l'usage de cette époque y rattachait. Tout ce qui était appelé à exercer une haute influence dans le monde, hommes, doctrines, institutions, devaient se rendre à Paris pour y recevoir la consécration de son avenir. Les Papes en appelaient aux lumières de l'Univer-

sité de cette ville ; il aurait manqué quelque chose à la gloire d'un docteur, s'il n'y avait pas étudié. La politesse des mœurs françaises, la magnificence du service divin, le goût des sciences et des arts, furent transportés dans les royaumes étrangers par cette institutrice du monde, comme on l'appelait alors.

O tempora ! O Mores ! combien tout est changé pour la cité fameuse. Depuis plus d'un siècle, elle est l'école de toutes les fausses doctrines : l'impiété y a établi ses chaires ; là a été enseigné tout ce qui peut insulter Dieu, dégrader l'homme, et bouleverser la société. Aussi Paris a-t-il mérité de devenir le siège des plus affreux désastres ; c'est là que la première révolution a commis ses plus grandes horreurs ; trois fois depuis soixante ans cette cité a subi l'humiliation d'une invasion étrangère ; elle vient de sentir une honte plus grande encore dans les atroces cruautés de la Commune. Elle a aussi perdu le prestige de sa science : l'Université de Paris est tombée dans un discrédit complet à cause de la faiblesse de ses études, et de l'impiété d'un grand nombre de ses professeurs. Quelle différence pour l'honneur de ses chaires entre le temps de St. Thomas, le docteur angélique, et celui de Renan, le blasphémateur du Christ !

IX.

C.—Cet enseignement donné par St. Thomas du haut de sa chaire de Paris demanderait à être apprécié. Nous pouvons jusqu'à un certain point juger de l'effet qu'il produisit sur son auditoire et du retentissement qu'il eut parmi les contemporains, en nous rappelant que le modeste Frère-Prêcheur était, à leurs yeux "la gloire de la philosophiela lumière des écoles"; et que les siècles suivants ont vu en lui "le plus docte de tous saints et le plus saint de tous les savants....."Ce sont là des titres magnifiques ; mais Dieu ne promet-il pas qu'au ciel une lumière éclatante, comme celle des astres, environnera ceux qui auront enseigné la science à leurs frères ? Pourquoi leur mémoire ici bas ne serait-elle pas entourée de quelques reflets de cette gloire dont ils jouissent dans la patrie ?

Je crois que l'on chercherait vainement dans les annales de l'humanité le nom d'un Docteur plus digne de nos hommages que le Docteur Angélique. Toute sa vie a été consacrée à l'enseignement ; et, depuis sa mort, d'innombrables disciples vont demander la science, la vraie science, à ses livres immortels. Vous le savez, Messieurs, les vérités qui font la matière de l'enseignement sont ou surnaturelles ou naturelles. Or l'ensemble des vérités qui constituent l'objet naturel de l'esprit humain, voilà le domaine de la Philosophie. Ce domaine est vaste, bien que restreint, si on le compare à l'immense espace que l'âme parcourt, quand elle entre en communication avec les vérités de l'ordre surnaturel.

Le Philosophe recherche les causes les plus élevées des phénomènes que nous observons. Nécessairement il doit scruter la nature des êtres, rechercher leurs rapports mutuels, leur origine et leur fin. C'est dire qu'il pénètre jusque dans le monde des esprits et s'élève à la cause des causes. L'Eglise a toujours attaché beaucoup d'importance à l'enseignement de la vraie philosophie si utile, si nécessaire, même aux intérêts de la Foi : et elle honore en St. Thomas le grand philosophe aussi bien que le grand théologien.

Autrefois l'admirateur de St. Thomas *philosophe* avait besoin de beaucoup de courage pour affirmer ses convictions. Que n'a-t-on pas dit contre le grand philosophe du moyen-âge et de l'Eglise ! Je n'ignore pas, qu'entre beaucoup d'autres appréciations défavorables, vous en trouverez une assez fortement accréditée auprès d'un certain nombre d'esprits : on a réussi pendant longtemps à faire passer le Docteur Angélique, pour un *disciple servile* du vieux païen Aristote. Eh bien ; j'ose dire que c'est là une de ces assertions hardies et mensongères qui ont couru le monde philosophique depuis que Luther et ses amis ont commencé à ourdir contre la vérité cette vaste conspiration, dont aujourd'hui encore, nous subissons, en histoire, en philosophie, en politique, les tristes résultats.

Non, Messieurs, le Docteur Angélique n'a pas été le disciple servile d'Aristote. Assurément, je ne prétends pas nier que celui-ci n'ait fourni au philosophe de l'Eglise, d'abord sa méthode scientifique, la meilleure que nous ayons, et de plus beaucoup de matériaux. Pourquoi le peuple de Dieu ne prendrait-il pas aux ennemis un bien que Dieu avait prêté à ceux-ci pour servir les intérêts de la vérité, mais dont ils abusaient étrangement ? Je me hâte d'ajouter que St. Thomas n'en a pas moins été l'architecte au puissant génie qui avait conçu le plan d'un édifice magnifique ; je veux dire la Philosophie Chrétienne.

Les grandes lignes de ce plan, le Docteur Angélique n'a pas prétendu les trouver en s'isolant du passé et du présent pour n'écouter que la voix incertaine du Moi individuel. Il n'a point témérairement fait abstraction des richesses que lui offraient et la tradition de l'Eglise et les monuments de la pensée humaine. Son vaste esprit n'a rien négligé des secours que lui apportaient les siècles anciens ; et toutefois l'œuvre qui est sortie de ses mains puissantes lui est éminemment propre.

Autour de lui sont rangés les matériaux que le travail des anciens, surtout d'Aristote, avait amassés et même élevés en un édifice scientifique qui ne fut pas sans beauté. Aristote était alors en possession des écoles de philosophie. Grâce aux travaux des commentateurs arabes, le Stagyrite, commenté et souvent défiguré par eux, était devenu une puissance formidable dans la société chrétienne, assez formidable pour alarmer l'Eglise et jeter dans les Ecoles les germes de plusieurs hérésies subtiles et pernicieuses. Malgré la grandeur et la beauté incontestable de son œuvre, Aristote, déjà fécond en erreurs de son propre fonds, était rendu plus dangereux encore parcequ'il se présentait sous les auspices des Juifs et des Mahométans. La chrétienté pouvait être menacée d'une invasion musulmane plus terrible que celle dont l'avait délivrée la valeur de Charles Martel et de ses Francs.

Alors paraît un jeune homme à peine âgé de vingt ans. Il est armé pour combattre les ennemis de la vérité. Il sait

par cœur toute l'Écriture Sainte ; il dicte à quatre secrétaires à la fois des ouvrages sur des matières diverses ; il cite de mémoire tous les Pères de l'Eglise, tous les philosophes avec leurs commentateurs ; et lui-même déclare que son livre principal, c'est le crucifix ! Eh ! bien, voilà l'homme que l'on voudrait faire passer pour un servile disciple d'Aristote !

St. Thomas lui-même défend qu'on se serve à son égard de l'épithète injurieuse de *servum peus* que plusieurs modernes n'ont pas craint de jeter à la face des philosophes et théologiens du moyen-âge. En commentant les livres d'Aristote, il est souvent obligé de corriger ses erreurs. Comme pour nous rassurer d'avance, il explique ainsi ses rapports de dépendance intellectuelle : " puisque la raison " est le bien commun de tous les hommes, il faut préférer " la vérité à nos amis eux-mêmes ; c'est la loi générale, " mais qui doit s'appliquer particulièrement aux philo- " sophes, parcequ'ils sont les professeurs de la sagesse " laquelle n'est que la connaissance de la vérité.... C'est " pourquoi Platon, obligé de se séparer quelquefois de son " maître Socrate, disait, et nous l'imitons ici : Socrate est " bien mon ami, mais la vérité l'est encore plus " (1)

Pallavicini fait remarquer que les philosophes scolastiques ont fortement blâmé les opinions d'Aristote sur l'éternité du monde, la liberté de Dieu, la Providence et autres points capitaux de la philosophie. Cela est vrai surtout de St. Thomas qui, en adoptant les livres du Stagyrte pour en faire le texte de ses leçons, se proposait en premier lieu de les faire servir à l'enseignement et à la défense de la vérité chrétienne. C'est sans doute ce qui a fait dire à un grave auteur " qu'il n'est aucune opinion d'Aristote con- " traire à la foi, qui n'ait été attaquée par St. Thomas ; que " toutes celles de ses doctrines qui pouvaient conduire à un " sentiment hétérodoxe ont été corrigées, et enfin que les " principales doctrines qui lui sont propres ont été ou aban- " données, ou attaquées, ou expliquées dans un sens catholi-

(1) Lb. 1. Ethic. Lect. VI.

"que." C'en est assez pour nous faire conclure que St. Thomas, comme tous les grands esprits, respectait et admirait les dons de Dieu, même chez les païens ; mais qu'à proprement parler, il ne consentait à être le disciple que de la sagesse divine parlant par l'Eglise, et qu'on peut lui appliquer la règle dont il use à l'égard des Pères qu'il défend contre les appréciations déshonorantes, selon lui, de ceux qui voulaient en faire des platoniciens ou des péripatéticiens.

Dites, si vous le voulez, que le grand philosophe du moyen-âge a été le disciple du philosophe ancien, mais un disciple plus grand que le maître ; un disciple qui s'est servi d'une méthode admirable, de matériaux nombreux et riches quoiqu'incomplets : j'y consens, à condition que vous admettiez avec moi que le disciple a été en même temps un juge éclairé, sévère, qui a rejeté l'erreur et répandu sur les vérités de nouvelles et plus éclatantes lumières. Même en cette difficile et fondamentale question de l'origine et de la nature des idées, St. Thomas ne s'astreint pas à suivre en tout la théorie péripatéticienne. La doctrine d'Aristote sur les idées divines n'a pas trouvé grâce aux yeux du Docteur chrétien ; mais parceque l'origine et la nature de l'idée ou du verbe humain sont expliquées dans le système d'Aristote d'une manière plus vraie et plus conforme à la nature de l'homme, qu'elle ne l'a été par aucun autre maître ancien, St. Thomas a fait de cette théorie la base de son enseignement sur l'intellect humain ; toutefois en rendant à ce système le service inappréciable de l'élever, de l'aggrandir et de le transfigurer par la lumière qu'il a puisée dans la contemplation du Verbe de Dieu.

En un mot, St. Thomas a travaillé sur les ouvrages d'Aristote, mais il a travaillé en maître ; séparant l'erreur de la vérité, portant la lumière sur les points obscurs, n'admettant que le vrai et le fortifiant. Il gardait dans ses études la noble indépendance du chrétien éclairé de toutes les lumières du génie et de la foi, mais respectant les dons de Dieu même chez ceux qui n'ont pas connu la vérité dans sa plénitude. Il a pris aux anciens leur méthode ; et sur les doctrines vraies

qu'ils avaient conservées parmi beaucoup d'erreurs, il a répandu la lumière de son génie fortifié par la Foi : il me semble qu'à la fin de ses travaux il pouvait dire au monde : " voilà que, par la grâce de Dieu, je vous présente le recueil des vérités naturelles, dégagées de tout alliage impur et réduites en un système scientifique."

Cela seul ne suffirait-il pas à la gloire d'un homme ? Mais le Philosophe qui, en donnant ses leçons sur Aristote, a contrôlé, purifié, étendu et élevé la philosophie ancienne, a mérité par là même le titre dont je me hâte de saluer sa glorieuse mémoire en l'appelant l'*initiateur* et le *maître* de la Philosophie Chrétienne.

Si je m'adressais à un auditoire moins catholique, je prendrais peut-être quelques précautions oratoires pour en venir à affirmer que le titre de maître de la Philosophie Chrétienne est une gloire pour St. Thomas. Je me souviens que l'Eglise elle-même a dû intervenir pour défendre la philosophie du moyen-âge, du moins sa méthode, contre des attaques qui ne venaient pas toujours du dehors. Qui dit *Philosophie Chrétienne*, rappelle les siècles chrétiens et les puissants esprits de ces temps qu'avec dédain nous appelons barbares. Or, ces siècles et ces grands esprits voulaient que la Philosophie, comme les autres sciences, soit la servante de la théologie et non son égale, comme l'ont prétendu tous ceux qui, depuis Descartes, travaillent sciemment " ou sans le savoir " à la séparation de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel. C'était un crime aux yeux des philosophes modernes ; un attentat aux droits de la raison.

L'Eglise n'en juge pas ainsi : elle estime que c'est une gloire pour ses philosophes d'avoir travaillé à cette union et de l'avoir magnifiquement réalisée par leurs travaux. La philosophie sert la théologie, mais elle règne sur les autres sciences ; elle continue d'avoir ses principes, sa méthode, ses droits propres, tout en respectant la subordination de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel. Le service qu'elle rend à la théologie est lui-même une royauté. La Philosophie Chrétienne, en effet, ne rejette rien et n'admet rien systématiquement, ou parcequ'elle le trouve dans les

livres de Platon et d'Aristote. Elle a un but ; pour y atteindre, elle ne dédaigne pas d'écouter la voix de la tradition et de l'Eglise afin de ne pas outrepasser les limites que lui pose la Foi. Elle n'est point restreinte cependant, car elle a devant elle un horizon immense. Elle est fière, car elle n'est point sujette aux superstitions de la raison indépendante. Elle se glorifie de pouvoir être utile à la grande cause où sont engagés les intérêts suprêmes et seuls nécessaires. Elle conduit même l'homme jusqu'aux portes de la Foi, et se fait un honneur de servir de boulevard à la religion contre les incursions ennemies.

Voilà pourquoi l'Eglise permet et aime que l'on dise de cette science qu'elle est la Philosophie Chrétienne. Voilà pourquoi jamais aucun homme n'a reçu des éloges comme ceux qu'elle a décernés à St. Thomas d'Aquin.

Les siècles chrétiens dont il fut le maître, l'Eglise dont il est l'invincible champion, proclament les mérites transcendants du Philosophe chrétien : mais au-dessus de ces grandes voix, j'entends la parole de la Vérité par essence me disant ce que je dois penser de St. Thomas.

Un jour, frère Thomas d'Aquin place devant le tabernacle sacré le livre qu'il a écrit sur les accidents eucharistiques. Cette question touche, comme vous le savez, à tous les points de l'immense question de la *substance* qui elle-même couvre une grande partie du champ de la philosophie. Le jeune Docteur avait été pris pour arbitre par les diverses écoles. Il avait prié et il avait écrit ce traité dont les doctrines et les conclusions sont fondées sur les théories qui ont soulevé tant d'objections depuis Descartes. L'humble religieux demande à Dieu de lui manifester, "*si son opinion est conforme à la vérité.*"

Il avait été suivi par quelques religieux de son ordre : ceux-ci voient Jésus-Christ apparaissant au saint Docteur et, debout sur les feuilles mêmes écrites de sa main, lui disant qu'il avait écrit "*dignement sur le sacrement de son corps.*"

Eh bien ; cette voix, nous l'entendons encore ; et nous

proclamons l'humble religieux à qui elle s'adressa, l'initiateur principal et le maître de la Philosophie Chrétienne.

Au ciel St. Thomas jouit de la récompense tant désirée, "*non aliam quam te, Domine*:" mais sur la terre même, de quelle magnifique auréole sa mémoire n'est-elle pas entourée par ces hommages de vénération et de soumission que lui ont offerts pendant quatre siècles tous les hommes qui s'exerçaient aux choses de l'esprit ! Ce concert universel avait été interrompu par le malheur des temps ; et alors avait cessé l'union nécessaire de la raison et de la foi. Mais voilà que partout où il y a des écoles catholiques, l'on commence à entendre de nouveau proclamer St. Thomas le Maître et la gloire de la Philosophie.

X.

D.—Avoir purifié et élevé la philosophie payenne au point de la rendre chrétienne et digne d'entrer en coopération avec la science sacrée, c'était déjà un immense service rendu par notre grand Docteur à l'esprit humain et à l'Eglise elle-même. Je ne m'étonne pas que le pape Jean XXII ait dit de lui : "*Plus illuminavit Ecclesiam quam omnes alii doctores ; in ejus libris plus proficit homo uno anno, quam in aliorum doctrina toto tempore vite sue.*"

Je comprends toutefois que si cet hommage d'un grand pape à la mémoire du Docteur Angélique, s'adresse au Philosophe, puisque la philosophie est, dans tous les ouvrages du saint Docteur, nécessairement liée à la théologie ; il faut l'appliquer aussi et surtout à St. Thomas *théologien*. La philosophie en elle-même est une grande chose ; mais l'Eglise l'encourage principalement, à cause de ses rapports avec la science qui conduit l'homme à sa fin surnaturelle, et qui doit elle-même dominer toutes les autres sciences.

Je vous avoue franchement qu'il ne peut m'entrer en pensée de faire ici autre chose qu'une appréciation générale de l'œuvre théologique de St. Thomas, suivant l'exemple que vous m'avez donné en parlant de ses travaux philosophiques. D'ailleurs une appréciation complète serait une tâche en elle-même effrayante. Je ne parlerai donc pas des nombreux

traités que composa St. Thomas sur des questions particulières ; il était consulté dans toutes les difficultés : ses réponses étaient des traités lumineux sur le point en litige. On n'exagérerait point en disant que toutes les questions qui peuvent intéresser l'homme sont passées en revue dans ces opuscules lumineux et profonds. Je ne puis pas cependant me dispenser de rappeler ici les magnifiques commentaires sur les Épîtres de St. Paul et surtout cette véritable Chaîne d'or, où le grand Docteur a réuni tout ce que les Saints Pères ont dit de mieux sur les Évangiles ; œuvre d'une étonnante érudition qui suffirait à la gloire d'un homme ; trésor inépuisable qui a enrichi une foule de commentateurs modernes, et qui n'est qu'un incident dans la vie de notre Docteur.

Puis, dans le domaine plus strictement théologique, il faut mentionner les commentaires sur les quatre livres des Sentences. Pierre Lombard, l'auteur de ces livres, était en possession des chaires de Théologie quand le jeune Frère Thomas d'Aquin fut envoyé à Paris pour enseigner la science sacrée. Le nouveau professeur commença donc par des commentaires sur le Maître des Sentences, qu'il fit bientôt oublier dans l'enthousiasme produit par ses lumineuses expositions. En lisant les *questions* que développe St. Thomas à propos des *distinctions* du maître, on demeure convaincu que déjà il a conçu dans son esprit le plan du plus vaste ouvrage qui fut jamais, et que dès lors il en préparait soit les matériaux, comme dans ses traités sur des questions particulières, soit l'ordonnance merveilleuse, comme dans ses *Commentaires* et sa *Somme* contre les Gentils.

Ce dernier ouvrage ne doit pas être confondu, vous le savez, avec la *Somme* théologique qui est l'œuvre capitale de St. Thomas. La *Somme* contre les Gentils, entreprise contre les erreurs des philosophes arabes, nous montre en St. Thomas l'homme qui a fixé les limites où doit se circonscrire la raison, et déterminé les rapports de la philosophie avec la foi catholique. C'est un magnifique traité de controverse à toutes les questions les plus importantes qui agitent les écoles philosophiques dans leur recherche de la vérité,

reçoivent une solution péremptoire. On a remarqué avec raison qu'en réfutant les vieilles erreurs pour défendre la foi catholique, le saint Docteur a d'avance combattu victorieusement tous les faux systèmes que le rationalisme a produits en si grand nombre depuis la révolution religieuse du seizième siècle. Ce livre est en même temps la mise en pratique, la réalisation complète de cette belle union entre la Philosophie et la Religion, entre la Raison et la Foi qui sera la gloire éternelle du moyen-âge, et à laquelle St. Thomas, plus qu'aucun autre homme, a travaillé toute sa vie.

Mais il est une autre Somme de St. Thomas, je veux dire sa Somme de Théologie. C'est le chef-d'œuvre d'un homme qui n'a fait que des chefs-d'œuvres ; c'est l'œuvre capitale d'un théologien dont chacune des paroles est l'oracle du bon sens, de la raison vaste et profonde naturellement, mais de plus toujours élevée à des hauteurs prodigieuses par l'action de la grâce.

Comment parler dignement d'un ouvrage qui est supérieur à toutes nos admirations ? Un grand pape y découvrirait autant de miracles qu'on y voit de jets d'une paisante pensée dans les trois ou quatre mille articles dont il se compose.

Quelles préparations, quels travaux préliminaires ce livre étonnant n'a-t-il pas dû exiger ? Quand le voyageur arrive devant ces immenses constructions que la vieille Egypte a confiées à la garde du désert silencieux, il est confondu en présence de ces gigantesques survivants d'un âge depuis longtemps évanoui. Il se demande ce qu'il a fallu de puissante conception, de richesses, de patience et de civilisation pour élever vers les cieux ces montagnes que la nature n'a point enfantées. Ainsi quand un homme a longtemps voyagé dans les régions des sciences, des révolutions intellectuelles, des luttes de l'esprit, et que pour la première fois il rencontre le volume qui est intitulé "Somme de St. Thomas," il reste étonné, frappé d'admiration, à la vue de tant de grandeur.

Il contemple en effet un monument où l'analyse la plus fine et la synthèse la plus puissante ont fait un ensemble harmonieux de tous les matériaux disparates que l'esprit

humain avait jetés sur la route du temps. Nous ne pouvons maintenant entreprendre le travail d'examiner, pièce par pièce, ce temple le plus grandiose que le génie ait élevé à la vérité. Jetons du moins un coup d'œil sur l'ensemble.

Voyez d'abord les matériaux dont se compose cet édifice *théologique*. Nous pouvons bien nous écrier comme les apôtres montrant le temple de Jérusalem à leur maître : *Quales lapides !*

L'homme instruit dès le commencement par Dieu lui-même, emporte dans son exil les traditions de la vérité. Bientôt tout s'obscurcit et se corrompt : Dieu parle de nouveau par les prophètes et enfin par son Fils incarné qui laisse à l'Eglise le dépôt de la vérité, avec la grâce et l'autorité pour conduire le genre humain à ses destinées éternelles. De tout temps le rationalisme, l'hérésie, le schisme et les passions ont dirigé de furieuses attaques contre le symbole, le décalogue, l'ordre surnaturel tout entier, contre l'Eglise elle-même. L'Eglise, par ses docteurs, ses pontifes, ses conciles, résiste à ses ennemis. De là des traités innombrables sur divers sujets ; de là des commentaires immenses sur la *Sto.* Ecriture ; de là une multitude incalculable de monuments épars sur la surface de la terre. Réunir en un seul ouvrage l'histoire détaillée de toutes ces luttes, résumer dans un ordre scientifique tous ces immenses matériaux, faire naître l'unité du sein de cette division ; en un mot, dire tout ce qui se peut savoir de Dieu, de l'homme, de toute la création et de leurs rapports, mais de manière à donner la philosophie naturelle et surnaturelle de l'humanité accomplissant ses destinées,

Per varios casus, per tot discrimina rerum,

tel est le but que se proposèrent plusieurs grands esprits au moyen-âge. Mais la *Somme* de St. Thomas l'emporte de beaucoup en renommée comme en mérite sur les travaux de ses contemporains. Dès le début, vous comprenez que vous avez devant vous l'homme dont l'esprit est un trésor de toutes les richesses anciennes et nouvelles. " Je me " propose, dit-il, de faire connaître Dieu en lui-même, et

“ aussi comme principe et fin des créatures.” Tout est dans cette idée ; c’est l’abrégé de la Somme théologique, mais la synthèse de toutes choses, du temps et de l’éternité. Pour développer cette idée féconde, le Docteur Angélique divise sa Somme en trois parties. La première nous fait pénétrer jusqu’à Dieu, l’être par excellence, source de toute existence et de toute vie ; un en nature, triple en personne. Dieu se suffit à lui-même, puisque rien ne lui manque et qu’il est l’acte essentiel de toute excellence. Mais la Bonté par essence aime à répandre ses biens, *bonum diffusivum sui*. Le Saint Docteur nous fait donc assister à l’opération libre du divin amour qui produit le monde par l’acte créateur que la sagesse païenne n’a point connu, et que la superbe raison moderne refuse de croire, pour s’enfoncer dans les rêves du Panthéisme et les grossièretés du matérialisme. Oh ! pourquoi les hommes de ces trois derniers siècles ont-ils cessé d’étudier à l’école de notre incomparable maître ! Les Anges, la nature sensible, la nature spirituelle, l’homme, c’est-à-dire l’esprit et le corps réunis en une seule nature, ces productions du *fiat* divin, défilent devant nous conduits par le Docteur Angélique qui nous révèle, pour ainsi dire, tous les secrets de leur origine, de leur nature, de leurs attributs et de leurs destinées. Quel calme profond, quelle largeur de vues, quelle analyse parfaite, quelle synthèse puissante, dans cette solennelle exposition de l’existence depuis l’Être des êtres jusqu’à l’atôme imperceptible que nous foulons à nos pieds ! Et, à la fin de cette première partie de sa Somme, comme St. Thomas sait bien relier toutes les existences créées à leur cause première ; à Dieu, cause conservatrice par sa Providence qui met tout en mouvement, tient l’univers dans sa main, et veut que tout retourne à Lui.

Dans la seconde partie de la Somme, la Théologie entre dans une nouvelle phase. St. Thomas nous avait montré les créatures procédant de Dieu, *processio creaturarum a Deo* ; maintenant son génie nous sert de flambeau pour éclairer la marche de l’immense procession de l’humanité se déployant sur la route des temps depuis les portes de l’Eden jusqu’au

seuil de l'Eternité. L'Ange de l'Ecole montre d'abord dans la *béatitude*, la fin et le terme du voyage : c'est Dieu qui seul peut remplir le cœur de l'homme ce

dieu tombé qui se souvient des cieux.

Or, c'est par la *volonté* que l'homme se dirige vers sa fin ; elle, et elle seule, produit les actes humains, les seuls dont nous soyons responsables. Ces actes, étudiés à fond par le maître, sont bons ou mauvais. Quant à la volonté, sur elle agissent et les passions et les habitudes ou les vices et les vertus. Voilà, avec l'intellect et les puissances sensibles, les forces naturelles dont dispose l'homme, et que St. Thomas analyse jusque dans leur replis les plus secrets, dans les traités de la *Béatitude*, des *Actes Humains*, des *Passions*, des *Vices* et des *Vertus*.

Pour qu'un acte soit bon ou mauvais il faut une règle qui lui serve de mesure ; c'est la loi : pour avancer dans le chemin qui lui est tracé, la nature demande un secours supérieur à elle ; c'est la grâce : St. Thomas étudie en conséquence la *Loi* et la *Grâce*, dans les deux derniers traités de cette première section.

La seconde section de cette même seconde partie est le développement de la morale spéciale. Jamais les habitudes de la volonté et de l'intellect humains n'ont été analysées avec cette sûreté de coup d'œil. Cette partie de la Somme est regardée par bon nombre de théologiens comme le chef-d'œuvre de St. Thomas : c'est un trésor inépuisable pour le moraliste et le prédicateur.

La troisième partie traite du retour de l'humanité vers son principe. La procession sortie des mains de Dieu s'est égarée. L'Ange de l'Ecole nous a fait suivre pas à pas ces tristes errements en nous parlant du péché. Brisée par le malheur, elle allait se désespérer et se coucher pour mourir dans le désert. Alors elle rencontre une croix ; et sur cette croix était un homme aux prises avec la mort. Le sang du supplicié jaillit sur elle, lui communique une nouvelle vie. Son sauveur triomphe de la mort. Alors l'humanité le choi-

sit pour guide, et avec son secours elle reprend la route de la patrie où elle pénètre glorieuse. Ce sont les moyens, les difficultés, les péripéties et le résultat final de ce voyage que St. Thomas avait entrepris de décrire dans la troisième partie de la somme, qu'il divisait en trois sections, pour parler 1o. du Rédempteur du genre humain ; c'est le magnifique traité de l'Incarnation ; 2o. des Sacraments, c'est-à-dire, des moyens que le Rédempteur a institués pour continuer de vivre en l'homme et faire vivre et agir l'homme en Lui ; 3o. de la Résurrection, qui devait nous faire assister aux dernières scènes de ce drame du monde qui a commencé à l'origine du temps pour ne se terminer qu'au jugement dernier, qui sera la fin des temps et l'inauguration solennelle pour l'homme des ignominies ou des gloires de l'Eternité.

Comme vous le savez, St. Thomas est mort avant d'avoir pu remplir ce cadre immense. Mais ses disciples, ayant trouvé en abondance dans les autres ouvrages du St. Docteur les matériaux déjà préparés, ont continué et achevé son œuvre.

La Somme contient environ quatre mille articles et traite d'à peu près dix mille questions. Voilà, Messieurs, une analyse sans doute bien sèche et bien incomplète de cette Somme qui a couronné les travaux du Docteur Angélique et dont on peut dire que tous ses autres ouvrages n'ont été que la préparation.

XI.

C.—Je vous avoue franchement que mon esprit reste épouventé à la vue de ces énormes et nombreux ouvrages. Je n'ai point la modestie de dire avec le fabuliste que les longs ouvrages me font peur ; mais enfin, il doit y avoir une limite. Que d'autres apprécient le mérite de la méthode et de la doctrine du Philosophe et Théologien de l'Eglise. Pour moi j'en reviens à dire que ces effrayants in-folios du moyen-âge, ceux de St. Thomas en particulier, sont de véritables prodiges.

Qu'un orateur ou un auteur ecclésiastique quelconque écrive de nombreux livres quand il n'a pas d'autres règles

à suivre que celles de la vérité et les préceptes généraux de la littérature, je comprends cela : on est moins gêné, on ne craint pas de mettre un mot de trop et quelquefois de faire un chapitre de ce qui devrait n'être qu'un article : on peut même aller, cela s'est vu, jusqu'à délayer un chapitre assez pour lui faire produire un livre. Mais qu'un docteur scolastique trouve le temps d'écrire plusieurs volumes in-folios, c'est ce qui dépasse tous mes étonnements. Vous connaissez la méthode de St. Thomas : d'abord la question ; par exemple : *Utrum Deum esse sit per se notum* ? Viennent immédiatement les objections à la thèse que soutiendra l'auteur. Les objections exposées avec force, il pose sa thèse qu'il développe dans le corps de l'article, aux moyens d'arguments fournis par la raison et par la révélation : le plus souvent c'est la raison théologique qui argumente sur le dogme ou le précepte : après cette argumentation magistrale, vient la réponse aux objections.

Eh bien, Messieurs, cette méthode vraiment géométrique est suivie, sans le moindre écart, à travers trois ou quatre mille articles ou propositions !

Ces propositions se déduisent le plus souvent les unes des autres comme des théorèmes. Pas un mot vague ou inexact, pas une locution obscure. Dans cette vaste Somme de toutes les connaissances, l'orthodoxie la plus méticuleuse n'a rien à reprendre : sur toutes les questions qui peuvent agiter l'humanité, vous trouverez ici les vrais principes de solution ; et dans ces sujets grandioses que l'Ange de l'Ecole avait à traiter, il ne se permet pas un élan d'imagination. Toujours le géomètre avec son compas nous apparaît mesurant les domaines de l'esprit humain, marquant les limites qui seront respectées toujours. Je m'incline avec un profond respect en présence de tant de génie et je salue en St. Thomas l'Ange de l'Ecole et le Législateur de la théologie. Mais je vous prie de ne pas oublier que l'exactitude et par là même, le mérite incomparable de cette vaste Somme sont dus en grande partie à la méthode scolastique, laquelle doit ses qualités à la philosophie dont St. Thomas est la gloire et la lumière. J'espère

donc qu'en tenant compte des *décrets pontificaux* qui protègent la méthode ancienne contre les attaques de plusieurs modernes trop désireux de faire entrer la science sacrée en de nouvelles voies, on voudra bien faire à la philosophie elle-même la part d'honneur qui lui revient légitimement. Je crois que par là on fera chose très agréable à St. Thomas.

Maintenant, Messieurs, il faudrait parler du mérite intrinsèque des doctrines de St. Thomas. Quels éloges ne faudrait-il pas donner à ses enseignements si clairs, si précis, si solides sur l'Être, la substance, la connaissance intellectuelle, les lois, l'Incarnation et les Sacraments. Avouons humblement qu'une appréciation digne de notre grand Docteur est au-dessus de nos forces et nous obligerait d'ailleurs à dépasser de beaucoup les limites qui nous sont tracées. J'ajouterai un mot seulement. St. Thomas dit dans le prologue de sa Somme : "*Propositum nostræ intentionis in hoc opere est, ea quæ ad christianam religionem pertinent, eo modo tradere, secundum quod congruit ad conditionem incipientium.*"

Ainsi, Messieurs, la Somme, cet immense livre qui renferme toute la philosophie et toute la théologie, c'est le livre des commençants "ad eruditionem incipientium;" dans ces siècles que nous avons appelés *les siècles barbares*, le ténébreux moyen-âge ! Ce qui était alors le manuel des écoliers est aujourd'hui un *gros livre* ; qui procure à ceux qui le lisent quelquefois, la réputation d'hommes studieux et instruits.

Jugeons par là, si nous avons lieu d'être fiers quand nous comparons notre temps au siècle de St. Thomas.

XII.

B.—Après cet exposé du génie et de la science de l'éminent docteur, qu'on ne s'étonne pas de l'empire intellectuel qu'il a exercé. Sa chaire était entourée de milliers de disciples avides de recevoir ses enseignements. Un grand nombre de ceux-ci, venus des diverses contrées de l'Europe, allaient répandre dans leur patrie le bruit de son nom, les fruits de sa science, l'édification de ses vertus. En même

temps les questions les plus difficiles lui arrivaient coup sur coup de toutes les parties du monde catholique ; mais la vivacité de son esprit, secondée par l'ardeur de sa charité, multipliait les solutions avec les difficultés. Ses traités s'en allaient dans toutes les directions, dissiper les ténèbres et le doute, diriger l'opinion, raffermir la doctrine orthodoxe. S'élevait-il une grande question philosophique, dogmatique ou disciplinaire ? Thomas était invité à la traiter. Le roi de France, St. Louis, l'appelait à ses conseils. Le général des Frères-Prêcheurs le faisait intervenir dans toutes les grandes affaires qui concernaient son ordre ; il l'envoya même à Londres pour y ranimer le goût de la science et le zèle de la vérité. Le Chef de l'Eglise l'a appelé à plusieurs reprises auprès de lui pour s'éclairer des lumières de sa science et de sa sagesse. Et quand fut convoqué le Concile Œcuménique de Lyon, où devait se traiter la grande question du retour des Grecs à l'unité catholique, il reçut l'ordre de s'y rendre de la part du Pape Grégoire X. Ce Pontife espérait tout d'un génie vénéral dans tout l'univers, si propre à réfuter les erreurs, à dominer par sa haute influence l'esprit inquiet du schisme et de l'hérésie. Thomas pour obéir, se met en route ; mais Dieu assigne un autre terme à son voyage : il l'appelle au *Concile des Saints* tenu au ciel.

Trois siècles après sa mort, l'Eglise lui a rendu un hommage bien solennel. Au Concile de Trente, sur la table étaient placées une Bible et la Somme de St. Thomas. C'était dire que l'Ange de l'Ecole était le plus sûr interprète des livres sacrés, et le docteur qui avait présenté les plus solides démonstrations des vérités, objet de l'enseignement de l'Eglise.

Quand l'intelligence humaine a-t-elle exercé une semblable domination ? Quel hommage rendu à la raison éclairée par la foi, que ce recours aux lumières du docteur angélique par ses contemporains, et par les six siècles qui l'ont suivi, lesquels l'ont regardé comme le premier des maîtres dans la première des sciences !

XIII.

A.—Ce n'est pas seulement par sa science si profonde, si étendue, si lumineuse que St. Thomas a éminemment servi l'Eglise : il a laissé à la piété catholique une expression de sentiments dont chaque jour elle s'alimente avec délices et avec édification. L'Eucharistie, ce mot dit l'objet le plus sacré de la dévotion des fidèles. Eh bien, au culte du Sauveur dans le sacrement de son amour est inséparablement attaché le souvenir du Saint dont nous rappelons la mémoire. Les traits de sa vive piété envers ce prodige de la bonté et de la puissance du Seigneur apparaissent fréquemment dans sa vie. Et on doit le sentir, ce dernier mystère a dû être la matière principale des études du Saint Docteur. Aucun théologien n'en a parlé si magnifiquement qu'il ne l'a fait dans sa Somme, et dans plusieurs traités dont l'Eucharistie est l'objet propre.

Mais voici sa grande œuvre pour ce Sacrement. La Fête-Dieu n'existait pas encore. Le Ciel en avait inspiré la pensée à une pauvre recluse. Le Pape Urbain IV voulut l'établir, mais il fallait un office. Le Pontife en confia le travail à celui qui avait déjà si bien écrit du sacrement de l'autel.

On sait par quelle admiration les siècles ont proclamé la justice de ce choix. Le cœur a inspiré vivement le génie du docteur catholique. Le profond théologien est devenu poète sublime. Mais cette poésie qu'on trouve dans ses hymnes sacrés n'a point d'exemple dans l'antiquité payenne. Tout y est nouveau, le cœur et la voix comme l'objet qui est chanté.

*Sacris solemnibus juncta sint gaudia,
Et ex præcordiis sonent præconia :
Recedant vetera, nova sint omnia,
Corda, voces, et opera.*

Quelle exactitude théologique, exprimée en un rythme délicieux à l'oreille et dans cette hymne, et dans la prose

Lauda Sion ! Quelle majesté de langage ! quelle tendresse de sentiment ! et quelle suave harmonie d'expressions !

L'entendez-vous ?

Dedit fragilibus corporis ferculum,
Debit et tristibus sanguinis poculum,
Dicens : Accipite quod trado vasculum,
Omnes ex eo bibite.

Et cette strophe :

In mortem a discipulo
Suis tradendus æmulis,
Prius in vitæ ferculo
Se tradidit discipulis.

Quel contraste touchant entre cette mort préparée à Jésus par son disciple, et cette vie qu'il prépare à ses disciples dans le mets sacré ! Et quelle beauté dans l'expression !

Mais il est une strophe plus belle encore, la plus belle peut-être que jamais la lyre du poète ait fait entendre, parce qu'elle exprime l'amour au plus haut degré.

Se nascens dedit socium,
Convalescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium.

Monument impérissable des croyances chrétiennes, ces hymnes vivent encore de notre foi, dont elles sont le perpétuel aliment. Elles roulent à travers les générations et les siècles la même pensée, le même sentiment, la même vie.

Et ce n'est pas seulement une fois l'année qu'on les entend comme les autres hymnes ; l'Eglise a voulu qu'elles fussent la formule de l'adoration publique du St. Sacrement. Oui les chants de Thomas, confondus avec les accents inspirés du Roi Prophète, remontent sans cesse de toutes les parties de la terre vers le trône de l'Agneau, avec les nuages de l'encens, les flots de l'harmonie, le parfum des fleurs nouvelles, et les élans enflammés de toutes ces âmes, qui éprises de l'amour d'un Dieu fait chair pour de-

venir notre nourriture, ne trouvent pas de plus éclatante expression de leur adoration et de leur piété, que ces accents de Thomas, et se plaisent à s'écrier avec lui. *O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, mens impletur gratiâ, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.*

B.—En retour de sa dévotion au sacrement eucharistique, quelles faveurs n'en a-t-il pas reçues ? Il lui a dû les lumières qui lui ont permis d'écrire si magnifiquement sur le Christ et tous ses mystères. Lui-même avait dit. "Le Verbe, c'est la splendeur du Père, l'intelligence incréée ; donné dans l'Eucharistie, il produit son effet propre, la lumière. Le corps du Christ, c'est une lampe, qui, reçue dans une chair pure, chasse de nous les ténèbres de l'ignorance. L'Eucharistie, c'est la science du bien et du mal ; lorsqu'on mange ce fruit, on sent la force de la vérité et l'illusion de l'erreur, la beauté de la nature et la difformité du vice."

Dans les difficultés qu'il éprouvait, Thomas allait au pied de l'autel, et s'appropriait la lumière du Verbe divin. Il sortait d'auprès du tabernacle tout rayonnant, et alors, selon l'expression du Pape Jean XXII, chacun de ses articles était un miracle. Quelque chose de l'autorité du Christ paraissait en lui : il était l'oracle de son temps ; et, comme on vient de le dire, il a été une vive lumière pour l'Eglise.

Aussi l'astre du jour, emblème du Saint Sacrement, est-il celui du St. Docteur. Il est représenté dans ses images ayant un soleil sur la poitrine. Quelles lumières n'a-t-il pas répandues dans le monde !

Le terme de son existence arrive. A l'autel, il a une extase, il dit : *Talia mihi sunt revelata quod ea quæ scripsi et docui modica mihi videntur.*

Aussi prend-il la résolution de ne plus écrire. Pourtant dans sa dernière maladie, il explique le Canticum des Cantiques qui est le chant de l'union de Dieu avec l'âme, union réalisée surtout dans l'Eucharistie.

Avant de mourir, on lui apporte le Saint Viatique, et il

dit : S'il était dans la vie une lumière supérieure à celle de la foi, qui pût révéler à nos âmes la vérité de ce Sacrement, je n'affirmerais pas avec plus de certitude que ce qui est dans l'Eucharistie est vrai Dieu et vrai homme, fils du Père éternel et d'une mère Vierge. Puis il ajoute : je vous reçois, ô vous qui vous êtes fait la rédemption de mon âme : c'est pour l'amour de vous que j'ai étudié, veillé, travaillé ; c'est vous que j'ai constamment prêché, enseigné.

Bientôt après ces paroles, la science du saint docteur s'éclipsait dans la vision béatifique.

Au moment où il rendit le dernier soupir, on vit une étoile d'une admirable clarté, s'élever du monastère où il expirait, et monter jusqu'au ciel. Des prodiges de toutes sortes eurent lieu à son tombeau. Ses restes furent longtemps disputés par les villes où il avait enseigné. Paris, Boulogne, Rome, Naples les réclamèrent ; ils furent donnés à Toulouse, berceau de l'ordre dont il avait été la gloire.

La translation de son corps en cette cité a été l'une des fêtes les plus solennelles qui se soient célébrées. Ses saintes reliques y ont reçu longtemps de glorieux hommages, et il y a vingt ans, une magnifique démonstration de la vénération attachée à sa mémoire, a eu lieu à l'occasion de l'exposition de sa tête, dans l'Eglise de St.Sernin. Le P.Lacordaire fit le discours de circonstance. Il convenait que le plus éloquent des frères prêcheurs rendit cet hommage au plus beau génie qui ait illustré cet ordre. C'était comme un complément de gloire pour St. Thomas d'être loué par un des plus grands orateurs dont le monde ait entendu la parole.

XIV.

D.—Ne pouvons-nous pas maintenant le demander ? l'homme dont nous venons de parler mérite-il les honneurs qu'on lui rend aujourd'hui ? Quel génie a brillé d'une éclat plus lumineux ? En qui s'est trouvée une science plus profonde et plus sûre ? Qui a combattu plus victorieusement l'erreur et a contribué plus puissamment à assurer sur les intelligences l'empire de la vérité ? Oh ! ne nous

étonnons pas de la gloire que lui décerne l'Eglise. Elle triomphe aujourd'hui dans la personne du grand Docteur. C'est moi, dit-elle, qui, par la foi que je lui ai donnée, par les écrits des Pères et des Docteurs formés en mon sein dont je l'ai nourri, par la discipline religieuse dont j'ai fait une sauvegarde à son esprit et à son cœur, c'est moi qui ai produit le docteur angélique ; sa gloire doit rejaillir sur moi-même.—Quelle autre société peut offrir à l'admiration et à la reconnaissance des hommes une intelligence, une science qui ait jeté plus de lumières ? Oui, l'Eglise peut s'honorer de St. Thomas, parcequ'elle l'a formé, et elle peut s'en féliciter, parceque tout ce qu'il a écrit n'a été qu'une démonstration de la vérité de ses doctrines. On connaît ce mot d'un disciple de Lather : *Tolle Thomam et dissipabo Ecclesiam*.—L'Eglise est fondée sur le Christ lui-même : rien ne saurait l'ébranler ; mais la parole que je viens de rappeler montre combien l'hérésie elle-même apprécie la valeur des services rendus par les écrits du saint docteur à la cause de l'Eglise.—Nous, catholiques, nous devons donc célébrer ce centenaire avec des sentiments de joie et de glorification pour nous-mêmes. Ne fait-il pas voir à notre siècle, qui se dit l'âge de la raison, que la foi, loin d'entraver l'intelligence, l'agrandit, la perfectionne, lui fait prendre un essor plus élevé ? En qui la puissance de la raison a-t-elle paru avec plus de force et d'éclat que dans le docteur objet de cette solennité, et en qui la foi a-t-elle eu un disciple plus soumis ? Ce jour, c'est une protestation triomphante contre l'erreur dominante de notre époque.

XV.

E.—Notre siècle a besoin d'entendre cette leçon. Quand on considère la profondeur de la science de St. Thomas, la grandeur de la mission qu'il a accomplie, et l'état intellectuel et moral du temps où il a vécu, il nous semble que le mépris que ce siècle a jeté sur le moyen-âge devrait retomber sur lui.

Si l'un de ces hommes de foi, d'intelligence et d'héroïsme

qui, au cri lointain de l'oppression, quittaient soudainement famille et patrie pour secourir leurs frères ; qui sentant en eux une grandeur morale, une énergie de caractère puisée dans des principes sacrés et une conviction inébranlable, portaient l'honneur inscrit sur leur front en traits que rien ne pouvait altérer ;

Si l'un de ces hommes dont la main généreuse ou habile, contribuait à élever les cathédrales de Cologne, d'Amiens, de Strasbourg, et ces magnifiques hospices, je dis mal, ces palais ouverts à toutes les infortunes ; qui jouissant d'une vie matérielle que les richesses et les arts embellissaient, éprouvaient aussi le bonheur que donne à une âme chrétienne une religion pleine de consolation et d'espérance ;

Si l'un de ces hommes qui se plaisaient à répéter les accents des poètes chantant la religion et la patrie ; qui, après avoir passé les années de leur jeunesse dans de savantes universités, entendaient à Paris les plus célèbres docteurs traiter les plus profondes questions de la philosophie, s'initiaient aux secrets de la science d'Albert le Grand, et trouvaient dans la Somme de St. Thomas un aliment accommodé à leur intelligence :

Si, dis-je, l'un de ces hommes, soulevant tout à-coup la poussière des siècles qui le couvre, apparaissait au milieu de notre société.....Le voyez-vous?...il regarde.....il écoute.—Il voit le chef de l'Eglise dépossédé de ses états, réduit à une sorte de captivité, et gémissant sur la ruine des institutions qui faisaient l'ornement de la Ville Sainte.—Il voit l'Espagne changer six ou sept fois de gouvernement dans le cours d'une année ; la Russie achever d'écraser de sa verge de fer l'héroïque Pologne ; la Prusse profit de sa force pour faire violence à la conscience d'une grande partie de ses sujets, et emprisonner les pontifes qui veulent soutenir les droits de l'Eglise. Et la nation chevaleresque, la fille aînée de l'Eglise, elle est là, à ses yeux étonnés et attristés, courbant sa tête sous un vainqueur orgueilleux qui fait la loi à son gouvernement, et attendant toute tremblante pour demain une nouvelle révolution qui mette tout à feu et à

sang. — Il demande où sont les monuments bâtis par un siècle où il y a tant de luxe et de moyens matériels : on lui montre quelques rares édifices sans originalité, sans expression, pâle copie des monuments d'une société morte il y a deux mille ans ; il parcourt les rues et les places de la cité, il y voit une foule agitée, animée d'une fièvre de richesses et de viles voluptés ; elle marche courbée vers la terre, elle n'entre pas au temple, elle ne lève pas les yeux au Ciel. — Il monte au sommet des rangs sociaux ; il y découvre à peine quelques hommes d'un haut caractère moral, et sur le front des autres, il cherche en vain la trace de l'honneur ; il n'y voit que les restes mêlés de dix à douze serments opposés que la conscience a prêtés ; il s'aperçoit que les sentiments d'honnêteté, de justice, de bonne foi, si puissants au temps où il a vécu, n'ont plus d'empire, et que les mots qui les expriment semblent d'une langue étrangère à cette société.

Il entre aux lycées, il voit élever sur les points fondamentaux de la religion et de la société des doutes qu'il avait entendu résoudre six cents ans plus tôt. Là même, où le Docteur Angélique relevait la dignité de l'homme en lui montrant sa noble origine et ses rapports intimes avec Dieu, il assiste à une leçon qui enseigne que la brute et l'homme sont en tout de même nature, que celui-ci n'est qu'un singe transformé.... Puis tout-à-coup le voici qui tremble de terreur et d'indignation ; d'horribles accents ont frappé son oreille ; il a entendu Renan dire : le Christ est un imposteur, et Proudhon : Dieu c'est le mal.

À ce spectacle, épouvanté, il s'écrie : le monde s'en va, les derniers jours approchent, et pour ne pas voir les horreurs de la fin des temps, il se recouche dans sa tombe au fond de sa cathédrale.

XVI.

C.—Pour moi, j'éprouve un sentiment opposé. Sans doute les ombres d'une triste nuit ont couvert notre siècle ; mais je vois des rayons lumineux percer les ténèbres ; les teintes

de l'aurore apparaissent à l'horizon, et je salue avec espérance un jour où un soleil d'une vive lumière et d'une salutaire chaleur va ranimer notre société. Il est vrai, mille traits de l'état intellectuel et social de notre époque justifient le sombre tableau qui vient d'être tracé ; mais que de signes consolants d'un retour à la vérité et à l'ordre se montrent de toutes parts ! Tout catholique doit aujourd'hui être animé des sentiments du chef de l'Eglise. Voyez le grand et saint Pontife qui la gouverne si glorieusement ; au milieu des persécutions dont il est personnellement l'objet et des déplorables aberrations de tout genre qui affligent ses regards et son cœur, il lève les yeux vers le Ciel, et, sachant y voir des indices de salut pour le monde, il redit sans cesse aux fidèles : espérez ; le jour de la régénération approche.

Il y a quelques années, le fils de St. Dominique dont l'éloquence s'est fait entendre avec tant d'éclat, disait dans un discours consacré à la gloire du Docteur Angélique : " Notre siècle va-t-il, chargé de ruines, aux gémonies de l'histoire, ou bien, poussé par une main qui tantôt l'abandonne, et tantôt le retient, va-t-il d'expérience en expérience, au repos d'une longue virilité ? Il ne le sait pas, mais ce qui mo rassure, c'est que je le vois près de vous, ô Thomas ! et que votre nom, un instant obscurci, lui apparaît de nouveau avec l'aurole du génie dans la sainteté."

La renommée de St. Thomas qui a brillé avec une splendeur particulière dans ces derniers temps, et le retentissement que cette solennité célébrée en son honneur doit produire dans le monde intellectuel, sont propres à exciter le désir de le connaître par l'étude de ses œuvres. Si ses livres sont plus fréquemment ouverts, nous pouvons en espérer sous divers rapports un bien salutaire effet pour la société.

Il y a aujourd'hui généralement chez les esprits, même élevés par une certaine culture, une incroyable légèreté. On éprouve bien quelque avidité de connaître ; mais on ne veut la satisfaire que par des lectures faciles : on n'est guère porté à acquérir la science par l'effort de l'attention, par une opération laborieuse des facultés intellectuelles. L'étude d'une seule question dans St. Thomas, à raison de

la manière dont la thèse est posée, développée, soutenue par les arguments qui la démontrent, et défendue contre les objections qui l'attaquent, est un exercice salutaire pour l'esprit; elle le fait réfléchir, met de l'ordre dans ses idées en l'obligeant de suivre une méthode didactique, et le forme à un discernement judicieux en lui faisant peser les raisons apportées pour ou contre la proposition établie. Quelle rectitude, quelle force acquerraient les intelligences, qui plus ou moins fréquemment, se fixeraient sur les pages de la *Somme Théologique* ou de quelque autre œuvre du grand docteur ? Le retour aux études scholastiques amènerait un renouvellement de vigueur dans les esprits, qui ne permettrait plus aux un empire si facile aux sophismes de l'erreur.

Et maintenant qui ne le voit ? quel triomphe préparé pour la vérité religieuse, quand, à l'école de celui qui a si bien exprimé toute la doctrine catholique, on aurait appris par quels arguments on peut soutenir chaque point du dogme ou de la morale évangélique, et réfuter les difficultés de tout genre que l'hérésie ou l'incrédulité ont suscitées contre elle ? Lorsque dans la magnifique synthèse qu'il a exposée, on verrait tout l'ensemble de la foi catholique apparaître avec la plus admirable coordonnance dans toutes ses parties, l'intuition de la vérité saisirait irrésistiblement l'intelligence, et lui donnerait une satisfaction complète qui lui permettrait presque de dire : je vois, au lieu de je crois.

On a représenté dans un tableau le Docteur Angélique foulant à ses pieds toutes les erreurs de son temps sous la forme de monstres divers. Les fausses doctrines de notre siècle qui se trouvent explicitement ou implicitement dans celles des âges antérieurs, ont eu une réfutation anticipée dans les principes posés et défendus par celui qu'on a appelé l'Aigle de la doctrine catholique. Que ceux donc qui doivent brûler du zèle de la défense de la révélation préparent le succès de leurs paroles ou de leurs écrits dans la *Somme Théologique* ou la *Somme contre les Gentils* : c'est un arsenal où ils trouveront les armes dont ils ont besoin. L'é-

tude des œuvres du Saint Docteur donnera à l'apologétique une force qui la rendra plus facilement victorieuse ; elle fournira à la prédication une doctrine plus élevée, plus solide, plus remplie d'une sève vivifiante qui lui fera produire des fruits plus salutaires dans les âmes.

Et si les enseignements du Saint Docteur devenaient la pâture des esprits avides de connaître la vérité, quel n'en serait pas l'effet avantageux dans le domaine de la Philosophie ? Depuis trois siècles, ce qui s'est enseigné sous ce titre mérite-t-il le nom de science ? Descartes a inauguré la philosophie moderne par le doute : ce qui a été son point de départ a été aussi le terme qu'elle a atteint. Elle a tout détruit, elle n'a rien reconstruit. Elle consiste en des systèmes divers dont les champions se combattent sans cesse. A ces affirmations et à ces négations, que ceux qui la cultivent font entendre sur les mêmes points, on est porté à répéter le mot de Pascal : Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine.

La philosophie de ces derniers siècles a été non-seulement insuffisante pour constituer une véritable science, mais de plus très funeste sous le rapport religieux. Son principe fondamental, dissolvant de toute autorité, de toute tradition, a été appliqué à la révélation, et a banni la foi d'une très grande partie de la société ; elle s'est fait un ensemble de maximes, de doctrines qui sont la négation de tout l'ordre surnaturel ; par là même elle s'est constituée en hostilité permanente contre la religion : aussi le nom de philosophe est-il devenu synonyme d'incrédule.

Eh bien, par l'usage que St. Thomas a fait de la philosophie dans ses écrits pour défendre la vérité, cette science se relève du discrédit où ses écarts l'avaient fait tomber. Le grand docteur montre comment elle s'allie à la foi, qui élève et agrandit son domaine par les nouveaux horizons qu'elle lui ouvre, et qu'elle-même aide à défendre par ses observations psychologiques et l'art de ses argumentations. Et ne fait-il pas approcher ses théorèmes de cette certitude sans laquelle elle ne saurait être une science véritable ? En effet, il a exposé et soutenu un ensemble d'idées philosophiques dans

l'ordre onologique spécialement. La profondeur et la perspicacité de son génie, l'étendue de ses connaissances ne donnent-elles pas une forte autorité à ses doctrines ? Comment se ferait-il que cet esprit si élevé, si pénétrant dans les questions théologiques qu'il a toutes traitées avec une si éminente supériorité, fût tombée en de grossières erreurs dans la métaphysique ? Il mêle sans cesse ses idées philosophiques à la démonstration de la vérité religieuse ; il s'en sert pour montrer comment la foi est raisonnable, selon le mot de St. Paul : *rationabile obsequium vestrum*. Avec elles il fait pénétrer jusqu'à un certain point dans les mystères des dogmes chrétiens, par exemple, dans la question des accidents eucharistiques, où sa solution a, comme on l'a fait voir, reçu une approbation divine. Ajoutons que cette philosophie de St. Thomas a été celle de tous les grands théologiens catholiques, que l'Eglise en a favorisé l'enseignement, et que tant qu'elle a dominé dans les universités, la foi a conservé son empire. Tombée sous les coups de Luther d'abord, de Descartes ensuite, puis de toute l'école voltairienne, elle a été remplacée par cette philosophie qui a amené l'incrédulité dans les esprits, et la révolution dans la société.

Ces considérations diverses ne donnent-elles pas à la philosophie qui se trouve dans les écrits de St. Thomas une autorité propre à lui amener l'adhésion des intelligences, et à produire par là même plus d'unité dans les esprits sur les questions les plus hautes et les plus importantes ?

Le Progrès, voilà le rêve de notre siècle. Mais peut-il y avoir un progrès pour l'esprit humain, s'il n'est jamais sûr des principes sur lesquels il s'appuie ? Est-ce progresser que de substituer à chaque instant une théorie à une autre ? Une révolution continuelle d'idées, c'est le désordre mis en permanence dans le monde intellectuel. Le progrès est une addition, et non un renoncement à ce que l'on possède déjà. Je le conçois sous la forme d'un édifice aux bases larges et solides ; chaque génération vient y poser une assise ; avec le temps il s'exhausse, s'embellit, se décore, mais toutefois de manière à ce que l'ordonnance générale se conserve. Mais si les ouvriers employés à ce travail ne

s'entendent pas, alors ce n'est plus que la Tour de Babel, monumen' de division, opprobre de ceux qui y ont mis la main.

Le progrès, loin de s'y opposer, la religion le favorise. Ecoutez ces mémorables paroles d'un bref de Pie IX que le Concile du Vatican a reproduit en partie dans ses décrets : " Le progrès existe et il est très grand, mais c'est le vrai progrès de la foi, ce n'est pas le changement. Il faut que l'intelligence, la science et la sagesse de tous, comme de chacun en particulier, des âges et des siècles, de toute l'Eglise, comme des individus, croisse, et fasse de grands et de très grands progrès, afin que l'on comprenne plus clairement ce que l'on croyait d'abord plus obscurément, afin que la postérité ait le bonheur de comprendre ce que l'antiquité vénérât sans l'entendre, afin que les pierres précieuses du dogme divin soient travaillées, exactement adaptées, sagement ornées, et qu'elles s'enrichissent de grâce, de splendeur, de beauté, mais toujours dans le même genre, c'est à dire dans la même doctrine."

L'unité dans les idées, voilà donc le moyen le plus assuré du progrès. Or, quoi de plus propre à la produire qu'une étude sérieuse des œuvres du génie, qui a le plus approfondi la science de Dieu, et celle de l'homme dans leurs plus hauts et plus difficiles problèmes ? Puisse ce jour, qui fait retentir avec tant d'éclat la gloire du Docteur Angélique, ramener les esprits à ses enseignements. Elle aurait à en attendre sa récompense, dans la possession de la vérité, principe de l'ordre, de la paix, du bonheur, la société qui lirait les écrits de celui à qui la sagesse incarnée a daigné dire : *Bene scripsisti de me, Thoma.*